

Toboggan clair-obscur

Je suis de nulle part et de partout à la fois. Mais de nulle part surtout. Mon foyer c'est la route, aussi sombre et monotone soit-elle. Ombre sans racine, j'avance, recroquevillé sur moi-même. Je marche, incapable de penser. Je subis la nature et ses colères. La chaleur qui cogne et la pluie qui grince. Ces regards accusateurs, ces enfants qui me pointent du doigt, me courent après et me crachent un "clodo" plein de mépris. Toutes ces brèches par lesquelles le vent s'enfile dans ma veste, dans mes godillots usés par les chemins et la distance. Mais j'en suis détaché, comme insensible. Je me suis trop écarté du monde...

J'erre sans but, sans autre objectif que de faire un pas, un second. Un troisième. Il y a longtemps que j'ai renié l'humain que j'étais, que je me suis vidé de ce qui me caractérisait. Je ne suis plus qu'un corps, qu'une machine aux rouages rouillés se mettant en branle laborieusement. Ma vie colle, gluante, et je n'avance que par bribes hésitantes, boiteuses. Je vagabonde, ayant capitulé, résolu à mon sort. Fantomatique, je survis sans aimer vivre. Je m'efface, sans nom. Et ça ne dérange personne.

Je l'ai vu sortir du brouillard. On aurait dit qu'il n'avait pas mangé depuis une semaine et il faisait perler des larmes au coin de mes yeux. Sans énergie, il avançait. Il ne portait qu'un vieux blouson de cuir, un jean délavé, des chaussures éventrées. Il n'avait pas l'air d'avoir froid, d'être blessé. Ne semblait pas heureux non plus. Je tremblais comme une feuille mais je n'arrivais pas à détacher mon regard de son visage hagard, absent. De ses joues mal rasées. De ses yeux se perdant dans le vide. Et il se rapprochait. Encore et encore...

Une minuscule fillette. Une tête d'ange endormi dans un nuage, des tresses faites avec amour dans le confort chaleureux d'un foyer. Et ces yeux innocents qui me fixent. Ils ont l'air de me juger, de me détailler de haut en bas et de bas en haut ; me sondant comme le font si bien les enfants. Je continue à avancer, lentement, quand elle m'interpelle :

— Monsieur ?

Je ralentis, sans m'arrêter cependant. J'ai trop l'habitude de traîner le poids de mes soucis derrière moi, de me laisser entraîner par l'inertie de mes idées noires...

— Monsieur ?!

Sa petite voix fluette avait pris de l'envergure. Elle court vers moi, m'agrippe les genoux, saute presque. Et elle serre. De toutes ses forces. Et en moi perce la première douleur depuis mon Effondrement. Une douleur douce, bienvenue, me réveillant brusquement. J'étais jusque-là prisonnier d'une grisaille insidieuse, je voyais la vie en noir et blanc. Et cette petite fille, qui pensait me casser en deux en serrant désespérément mes genoux, avait chassé au loin ces lourds nuages. Comme ça, tout naturellement.

— Monsieur ?

Il était passé devant moi, me regardant sans me voir. J'étais obligée, il m'intriguait ce monsieur. Maman disait qu'il ne fallait pas parler aux inconnus. C'était vrai mais ce monsieur était si étrange, si surprenant dans ses habits de rien. Il était riche de cœur, j'en étais sûre, mais il l'avait verrouillé sous une couche de crasse et de déni. Il ralentissait, il m'avait entendu, il allait s'arrêter ! Il continuait, il ne pouvait pas ne pas m'avoir entendu ! Alors je répétais, plus fort :

— Monsieur !

Il... comment dire ? Il marchait mais si lentement qu'il progressait à peine. Il avait l'air si fatigué, ses jambes auraient pu le lâcher à tout moment. Et je voulais qu'il s'arrête. Alors j'ai couru vers lui et lui ai attrapé les jambes. Il fallait qu'il s'arrête alors j'ai serré, fort. Mais il restait debout, un sourire se dessinait sur ses lèvres. Il m'a regardé, je l'ai regardé, il m'a souri. Tristement.

— T'habites où ? je lui ai demandé.

Milles réponses me traversent l'esprit : des vraies mais un peu crues ("Nulle part", "Là où il ne fait pas trop froid"), des beaux mensonges ("Dans un château, de l'autre côté de la mer", "Dans une maison avec de grandes fenêtres lumineuses"), des métaphoriques ("Là-bas, dans mon pays premier", "Là où sont les gens qui m'aiment", "Dans une fontaine tarie") ... C'est compliqué alors je réponds simplement :

— Je ne sais pas.

C'était vrai. Pas un mensonge, pas embelli d'ornementations inutiles. Efficace.

Il hésita, longtemps. Il me répondit finalement d'une voix déchirée par la vie, plus grave que celle de papa. "Je ne sais pas". Et je n'avais pas compris. Il devait avoir une famille, des enfants ! Une maison, un petit jardin, un toboggan ! Un toboggan vert pomme, plein de rires et de feuilles mortes ! Des balançoires...

Alors je lui raconte, lui déballe tout.

“J’étudiais, là-bas. Je me plongeais dans des livres, des esprits qui dansaient avec moi, une vie bariolée. J’étais heureux, je crois. Et puis... Ils sont arrivés. Des bérets rouges, des pistolets mitrailleurs en travers du dos, des traits durs et inflexibles. Et ils ont lancé mon pays dans l’Effondrement, un petit sourire de satisfaction aux lèvres.

Et j’ai dû partir. Enfin je m’en suis senti obligé... Je ne pouvais pas les soutenir, pas après tout ça... Et leurs projets... “Expérimentaux” qu’ils les appelaient ; jamais je n’aurais pu faire ce qu’ils m’auraient demandé... Dès cet instant, je ne pouvais être qu’un traître à la patrie ou qu’un couard qui n’avait pas eu la force de se battre, de résister. Au choix.

Ils m’ont tout retiré : ma maison, mon poste, mon pays. Il ne me reste plus que le souvenir aigre-doux d’un chez-moi saccagé par d’absurdes fanatiques. Je ne suis plus de là-bas. Ils viennent me hanter encore, dévorer une bribe de mon âme. Des bérets rouges, des sourires douxereux se transformant en grimaces distordues, des rafales de kalashnikovs... Tout vient danser devant mes yeux, tout se mélange, je ne sais plus...”

Ma voix se brise, je déraile...

— Viens chez moi, il fait plus chaud que dans ton cœur.

C’est sorti comme ça, sans réfléchir. Je n’ai pas tout compris à son histoire mais j’ai compris qu’il avait besoin de moi. Alors j’ai mis ma petite main dans la sienne et l’ai guidé à travers les rues froides du village. Sous les lampadaires pâles, suant une faible lumière. Il tanguait à chaque pas, hésitant, fragile. Comme une balançoire hésitante, en déséquilibre constant. Un funambule unijambiste...

Et on est arrivé chez nous ; la lumière automatique s’est allumée !

Une petite maison. Un petit royaume imaginaire. L’enfant perdu en moi aurait eu envie de chasser les feuilles du toboggan vert pomme en riant, de courir dans le jardin, de jouer naïvement, de tomber, de se relever sans mal. Mais l’enfant ne s’était pas perdu tout seul : je l’avais laissé filer entre mes doigts pour paraître plus "grand", plus adulte. Et il n’est pas facile de retrouver quelque chose dans le fouillis profond de l’esprit. Cette silhouette agile, sautillante, presque insolente de l’enfant que j’étais... Quand je crois l’attraper elle fuit plus loin, m’adresse un pied de nez espiègle...

Elle remonte l'allée, ouvre la porte, m'adresse un "Tu viens ?" étonné. J'avance, mes pieds claquant doucement sur les dalles de pierre.

J'ai ouvert la porte et regardé en arrière. Il avait réussi à se perdre dans notre petit jardin ! Il regardait mon toboggan, d'un air ahuri. Je l'ai appelé et il est venu, un pas après l'autre. On est entré, je lui ai montré où enlever ses chaussures, il a enlevé ses chaussures. On a avancé. Il a lorgné la théière fumante, je l'ai interrogé du regard, je l'ai servi. Du thé aux fruits. Le préféré de maman.

On entre. Un hall. Une chaleur m'enveloppe directement, me câline comme une mère. Elle s'excuse : "Désolée, Papa ne veut pas que l'on chauffe le vestiaire. Ça coûte trop, qu'il dit." Elle me dit : "Tu peux mettre tes chaussures là." Je les enlève, délicatement, pour ne pas les déchirer. Et de mon pied une chaleur irradie, remonte le long de mon dos, vient éclairer mes pensées. On pénètre dans une cuisine de marbre blanc strié de petites veinules sombres. Mes yeux glissent vers la théière ; elle arrive bien vite et me sert une tasse. Je goûte. Et c'est l'explosion ! Un frisson d'arôme éclate sur ma langue ! Je m'amuse à esquisser des ronds de fumée avec la théière, à la faire danser. Elle a peur ; elle rit.

Il l'a fait virevolter, cette théière. Elle est passée près de moi et ça m'a fait rire, on aurait dit qu'il savait ce qu'il faisait... Son visage s'était éclairé, tout à l'heure, quand il avait trempé ses lèvres... Comme si je l'avais sauvé, un petit peu. La porte s'est ouverte. Un courant d'air froid s'est faufilé jusqu'à nous. Il a frissonné. Des pas se sont rapprochés. Déterminés. Maman.

La tasse de thé aux fruits, pleine, refroidit sur la table. Lentement. Le vent frappe à la vitre, me rappelant à lui. Un toboggan vert pomme rit dans le jardin. Vide.